

En 1913, Berty passe un diplôme d'infirmière puis part à Londres comme surveillante dans une pension de jeunes filles. Elle y retrouve Frédéric Albrecht que son père, négociant en bois exotiques, avait reçu comme stagiaire à Marseille. Frédéric est né en 1897 à Fribourg en Brisgau d'une famille hollandaise. Après une année de médecine, il rejoint avec regret l'entreprise familiale, à la demande insistante de son père, menuisier-charpentier. Suite à leur dispute, il part effectuer un stage chez le père de Berty. Il se rend ensuite à Londres ; après y avoir exercé divers petits métiers, il entre à 18 ans à la « Barclays Bank », puis au « Stock Exchange », où il se verra confier de plus en plus de responsabilités.

1914 : En août, Berty et Frédéric se retrouvent et décident de se fiancer. Mais en septembre, suite à la déclaration de guerre avec l'Allemagne, Berty regagne Marseille et y travaille dans des hôpitaux militaires. Elle écrit quasi quotidiennement à Frédéric qui craint, en tant « qu'allemand », d'être arrêté. Sa nationalité lui interdit également de s'engager. « Exilé » trois ans durant sur l'île de Wight, il rentre ensuite en Hollande, en proie à des difficultés financières, les comptes des étrangers des pays neutres étant « gelés ». Pour survivre, il accepte d'effectuer divers petits travaux.

En 1917, Berty, qui est en Suisse, rejoint Frédéric à Rotterdam. Ils s'y marient, par choix, entre deux témoins, en l'absence de leurs parents. Six mois plus tard, Berty obtient un passeport néerlandais. Deux enfants naissent, Frédéric (le 12 février 1920) et Mireille (le 21 juin 1924), prénoms choisis en souvenir de Frédéric Mistral.

Cette invasion complique encore un peu plus la situation des prisonniers politiques et des résistants. Berty, simulant la folie, est envoyée à l'asile psychiatrique du Vinatiers, à Bron. Un commando de Combat organise son évasion, le 23 décembre 1942. Elle passe alors quelques jours à Lyon chez la cousine d'Henri FRESNAY, Jeanine, d'où elle est emmenée clandestinement à Toulouse, chez Mme GAYRAL, puis à Cluny, où elle est hébergée par la famille GOUZE. Refusant de passer en Angleterre, elle reprend immédiatement ses activités clandestines.

1943 : le 28 mai, Berty ALBRECHT, dite « Victoria ¹ », est à MACON. Sa fille, Mireille ALBRECHT, relate les événements ² :

« Maman se dirigea vers l'Hôtel de Bourgogne, s'assurant qu'elle n'était pas suivie. La voie semblait libre, mais une femme s'avança vers elle et lui demanda à voix basse : « êtes-vous Victoria ? ».
« Oui, c'est moi », répondit ma mère. Alors, tout se déroula très vite. La femme fit un signe ³ : quatre hommes surgirent de derrière les bosquets, empoignant brutalement maman. Elle comprit que c'était un piège et cria : « Au secours, c'est la Gestapo ! »

¹ Prénom « pseudonyme » de Berty Albrecht en tant que résistante.

² Source : Mireille ALBRECHT, « Vivre au lieu d'exister, la vie exceptionnelle de Berty Albrecht, compagnon de la libération », Editions du Rocher, 2001
Confer également, de Mireille Albrecht : « Berty, la grande figure féminine de la résistance », Ed Robert Laffont, 1986.

³ D'après l'intéressée, Mme DELETRAZ, retrouvée plus tard par Mireille ALBRECHT, l'arrestation a eu lieu après leur séparation. D'après un témoin, cette arrestation a eu lieu alors que les deux femmes étaient encore assises sur un banc. Dans son livre de témoignage, Mireille ALBRECHT écrit au sujet de Mme DELETRAZ qu'elle « se considérait comme une résistante tout en reconnaissant avoir obéi à la GESTAPO ». Dans le même ouvrage, Mireille ALBRECHT s'interroge également sur le témoignage du colonel GOUSSARD, qu'elle a rencontré, et qui lui a dit avoir appartenu au contre-espionnage.

Grâce à son diplôme de surintendante, Berty Albrecht a trouvé un emploi de chargée de mission au Commissariat au chômage féminin, à Vichy, poste qui lui sert de couverture,

C'est ce qui la conduit, en avril 1941, à la « Maison MOREL » (futur maison Berty ALBRECHT) de Villeurbanne. Des résistants du Groupe COMBAT, dont Henri FRENAY, s'y réunissent en secret à cette époque. Elle déjeune quelquefois avec sa fille Mireille au café - restaurant « Au Mal Assis », à l'angle de la place Grandclément et de la rue Eugène Fournière. Elle habite alors Quai Gailleton. Henri FRENAY, lui, demeure quai Pierre SCIZE. Parallèlement, elle fait la connaissance de Mr Martinet, 1^{er} imprimeur du journal « Les petites ailes », tiré de 2 000 à 3 000 exemplaires, puis du journal « Vérités », à partir de septembre 1941.

Cette même année, de la fusion de « Vérités » et de « Libertés » (organe résistant de François de Menthon) naît « Combat », qui se développe sous la direction d'Henri FRENAY avec la participation active de Berty ALBRECHT. Poursuivant sa lutte contre l'occupant, elle établit de précieuses liaisons entre les deux zones au profit du mouvement COMBAT.

1942 : arrêtée par la police française en avril, Berty est internée à Vals les Bains en mai. Elle exige d'être jugée. Devant le refus des autorités, elle fait, durant 13 jours, une grève de la faim avec quelques uns de ses codétenus, parmi lesquels Emmanuel MOUNIER (fondateur de la revue « Esprit »). Elle obtient alors d'être transférée à la prison Saint Joseph à Lyon et est finalement jugée et condamnée à six mois de prison ferme.

Le 11 novembre 1942, les allemands envahissent la zone sud...

De 1924 à 1931 le couple vit à Londres. En 1929, le krach boursier marque pour Berty la découverte du monde ouvrier et de ses souffrances. Séduite par les thèses anticapitalistes, elle est attirée par la Fédération Socialiste des Travailleurs et milite pour le contrôle des naissances. Cet engagement et ces idées contrarient fort son mari : travaillant à la City et fréquentant la « bonne société », il demande à Berty de s'abstenir d'exprimer ses idées lors notamment des rencontres mondaines auxquelles ils participent... En 1932, en accord avec Frédéric, Berty prend son indépendance et rejoint la France avec ses enfants. Frédéric, qui reste à Londres, aidera financièrement son épouse et viendra voir la famille à Marseille.

De retour en France, Berty travaille à la Ligue des Droits de l'Homme et aux Amis de l'U.R.S.S. Elle crée la revue « Le Problème sexuel », qui est un échec, et s'investit dans la défense du droit des femmes à l'avortement. En 1934, son mari, - fait rare pour l'époque -, lui achète une voiture. La même année, elle fait la connaissance d'Henri FRENAY.

En 1936, année de la guerre civile en Espagne, Berty est « outrée » de la décision prise par Léon Blum, contraint de faire officiellement le choix d'une non-intervention de la France. Elle rejoint alors le Comité International de Coordination et d'Information. Avec Victor Basch et Frédéric Joliot-Curie, elle reçoit des partisans indépendants réfugiés espagnols. Elle accueille également à sa table des réfugiés allemands. Elle noue des liens d'amitié avec le peintre Jean Lurçat. Déçue par les communistes, elle souhaite s'engager en contribuant à l'amélioration des conditions de travail de la classe ouvrière.

En 1937, elle se présente à l'Ecole des Surintendantes, institution « apolitique et aconfessionnelle » fondée en 1917 et subventionnée par le Ministère de la Santé publique. Femme libre, Berty souhaite avoir un métier, ce dont Frédéric Albrecht est fort contrarié... Elle a alors 43 ans et se trouve mêlée à des élèves dont la moyenne d'âge est de 20 ans !... En stage aux Galeries Lafayette, elle s'achète des vêtements plus simples et rédige un rapport « explosif » où elle dénonce le non respect par ses employeurs, comme l'ensemble du patronat, de la semaine de 40 heures, décidée en 1936.

Elle veut être utile, s'occuper des plus défavorisés. Lors des congés scolaires d'été, elle envoie ses enfants en vacances en Alsace et découvre la doctrine nazie, vantée dans un camps de jeunesse auquel a participé son fils.

En juin 1938, elle passe avec succès son examen de surintendante et est envoyée le 1^{er} octobre à l'usine BARBIER-BENARD & TURENNE qui fabrique des appareils d'optique de marine. Malgré l'hostilité du directeur, elle y crée un service social, en application des directives du gouvernement socialiste issu du Front Populaire.

A titre personnel, elle dispose d'un compte en banque (chose rare à l'époque pour une femme). Ses enfants résident à Villars de Lans ; son fils finance ses études en occupant un emploi de surveillant, sa fille est placée en pension dans une famille : Berty doit subvenir seule aux dépenses familiales, les affaires de Frédéric Albrecht ayant périclitées...

En 1939, Berty est nommée à la Manufacture d'Armes de Saint-Etienne où elle est accueillie... par un colonel !

Souhaitant qu'une soupe soit distribuée aux ouvriers et face à l'hostilité de sa direction, elle achète des légumes et la prépare elle-même ! Elle demande que les soudeurs soient équipés de lunettes de protection : se voyant là encore opposer un refus, elle les achète sur ses propres deniers... Le 3 septembre 1939, la guerre est déclarée ; sur le Front, c'est « la drôle de guerre ».

Berty est envoyée aux usines FULMEN (fabrication de batteries) à Clichy ; suite aux bombardements sur Paris, celles-ci sont déplacées à Vierzon. Berty y fait passer la ligne de démarcation à des prisonniers évadés. Bien accueillie dans cette entreprise familiale, elle fait servir des repas dans une cantine ouverte pour les ouvriers. Elle raconte que la majorité d'entre eux sont des étrangers (beaucoup d'origine maghrébine) et l'appellent « Madame la fermière » plutôt que « Madame l'infirmière »...

1940 : le 10 mai marque le début de « la guerre éclair » ; l'armée allemande envahit la Belgique, puis la Hollande, et s'approche de Paris. Née à Marseille, Berty a pu facilement reprendre la nationalité française en 1937, mais elle s'inquiète pour ses enfants, nés en Hollande, car les bombardements sur Rotterdam ont entraîné la destruction des registres de l'état civil.

En novembre 1940, elle commence à dactylographier les premiers bulletins de propagande du mouvement « Les petites Ailes » créé par Henri Frenay, rencontré dès 1934. Elle recrute pour ce mouvement les premiers adhérents et collecte les premiers fonds.

En 1941, le 25 janvier, Berty quitte Vierzon pour Vichy, puis Lyon, et Villeurbanne...,